L'histoire de la critique : comme cas limite de l'histoire littéraire

Autor(en): **Corbarelli, Alain**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1995)**

Heft 4

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870469

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'HISTOIRE DE LA CRITIQUE COMME CAS LIMITE DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

La critique littéraire, au sens moderne et universitaire du terme, est maintenant plus que centenaire. Cette communication se propose d'examiner la légitimité d'une approche épistémologique du fait critique, qui s'appuie sur la certitude que le renouvellement de nos perspectives ne saurait faire l'économie d'une réflexion en profondeur sur les précédents de notre discipline.

S'interroger sur le statut du discours critique au sein de la création littéraire, c'est évidemment une fois de plus poser la question de la «littérarité». Cette question peut cependant sembler dépassée depuis que Todorov — dans un article mémorable[1] — a montré que les catégories jakobsoniennes entretenaient des rapports plus étroits avec leurs franges «non littéraires» qu'entre elles-mêmes, depuis surtout que Barthes est venu nous affirmer[2], prêchant d'exemple par l'irréductible ambiguïté de ses derniers écrits, qu'il n'y avait jamais que «de l'écriture». Si la leçon de Todorov nous montrait opportunément que tout classificateur trop systématique tombait tôt ou tard dans la «chinoiserie», au sens borgéso-foucaldien du terme[3], la leçon de Barthes ne nous garantissait en rien, de son côté, que l'inférence de son attitude sur le travail des «écrivants» se réclamant de l'activité «critique» était en tous les cas pertinente. Pointe extrême de la tendance du structuralisme à couper le phénomène de l'écriture de toute référence extérieure, les affirmations les plus tranchées de Barthes ne repré-

---

1. Tzvetan TODOROV, «La notion de littérature», in *Langue, discours, société Pour Emile Benvéniste*, Paris : Seuil, 1975, p. 352-64.

2. «La recherche d'un méta-langage se définit en dernier instant comme un nouveau langage-objet» (Roland BARTHES, *Essais critiques*, Paris : Seuil, 1964, p. 107).

3. Cf. bien sûr Michel FOUCAULT, *Les Mots et les Choses*, Paris : Gallimard, 1966, p. 7sq.

sentent — faut-il le rappeler ? — qu'un moment d'une trajectoire multiforme et fondamentalement subjective. L'homme qui a écrit le seul livre véritablement autoréférentiel d'une célèbre collection au titre trompeur des éditions du Seuil, le critique qui a su rendre sa place à l'expérience du corps dans l'appréhension artistique, au point d'avoir prolongé sans solution de continuité l'analyse littéraire par la réflexion érotique, le maître que ses épigones ne cessent aujourd'hui de dépecer, se réclamant tous de la primauté d'un héritage problématique, est aujourd'hui entré dans l'histoire : en d'autres termes, il appartient à une épistémè qui, si sa pertinence n'est pas encore épuisée aujourd'hui, n'en est pas moins destinée à s'éloigner irrémédiablement de nous.

L'évacuation que je propose du problème de la littérarité pourra paraître sommaire ; mais on aura compris que mon propos ici est autre. Parler de l'histoire de la critique, c'est en fait déjà admettre l'ouverture du littéraire sur le corpus le plus vaste possible. Bien sûr, il n'est pas davantage question d'affirmer ici l'équivalence absolue de tous les discours critiques, quoique l'intuition derridienne du «J'ai oublié mon parapluie» nietzschéen[4] soit prégnante.

Ainsi, nous admettrons facilement qu'entre ce qu'on pourrait appeler le «degré zéro» de la critique, dont la forme type serait la concordance — de Montaigne par exemple — et les essais les plus inspirés des meilleurs exégètes — le *Montaigne* d'Hugo Friedrich, pour en rester au même objet — il y a quasiment une différence d'essence ; mais nous n'avons aucun moyen d'en délimiter les frontières, le point d'assomption où le texte critique se mettrait soudain à (nous) parler pour lui-même ; et c'est précisément l'absence de solution de continuité entre ces deux exemples extrêmes qui nous contraint à une *époché* à la faveur de laquelle nous pouvons, nous devons tenter de frayer d'autres chemins.

* * *

Nous ne pouvons ignorer, depuis Lévi-Strauss, qu'«il n'y a d'histoire que structurale»; la contrepartie, cependant, est vraie : il n'est de structure qu'historique et c'est sans doute Foucault, avec son concept d'*épistémè* qui nous a offert l'outil le plus probant

---

4. Jacques DERRIDA, *Eperons, les styles de Nietzsche*, Paris : Flammarion, coll. «Champs», 1978, p. 103-23.

pour entreprendre une histoire de la pensée, sans tomber dans les pièges d'un anthropocentrisme à outrance.

Mais l'histoire de la critique n'appartient-elle qu'à l'histoire des idées ? Le point de vue que je me propose de développer ici vise à encourager une lecture plurielle de l'«objet critique», objet fondamentalement ambigu qui ne se laisse réduire ni aux catégories de l'intériorité, ni à celles de l'extériorité.

Puisqu'il est entendu que, dans l'optique d'une poétique descriptive, la question de la «littérarité» est indécidable, nous pourrions faire valoir le concept aujourd'hui à la mode d'«intentionalité[5]». Le critique serait alors exclus de la «littérature» par sa seule volonté de pratiquer un métadiscours ; malheureusement, c'est souvent la reconnaissance préalable du métadiscours qui nous renseigne par inférence sur l'intention de l'auteur : le cercle tend à devenir vicieux. Mais peut-être devrions-nous faire intervenir un facteur de discrimination historique : il semble bien que, jusqu'au XXe siècle, chaque civilisation a eu une idée précise de la séparation du discours et du métadiscours. Si, comme le rappelle Thibaudet, «la critique telle que nous la connaissons et la pratiquons est un produit du XIXe siècle» et qu'«avant le XIXe siècle il y a des critiques [...] mais il n'y a pas *la* critique[6]» (je souligne), la distinction, au sein de la production écrite, entre le «littéraire» et le «non littéraire» est presque aussi vieille que l'écriture. Mais ses critères ont constamment évolué. L'on sait que la Renaissance incluait déjà dans la littérature des textes qui pour les grammairiens d'Alexandrie n'en étaient pas. Une archéologie de la «littérarité» reste à écrire et si l'indécidabilité de la question à notre époque est un fait avéré — qui est *notre* vérité sur ce problème — il est abusif de projeter cette vision sur les époques qui ont précédé la nôtre. Nous pouvons certes — nous devons même — interroger toute écriture se présentant comme telle dans quelque époque que ce soit et il nous est loisible de lui appliquer toutes les grilles que notre modernité a développées à cet effet. La reconnaissance possible, dans un texte plus ou moins

---

5. Lancé par John Rogers SEARLE (*L'Intentionalité*, tr. C. Pichevin, Paris : Minuit, 1985), il a été appliqué au problème de l'esthétique par Arthur Coleman DANTO (*La Transfiguration du banal*, tr. C. Hary Schaeffer, Paris : Seuil, coll. «Poétique», 1989). On aura compris que la relativisation que je fais subir au concept, dans la suite de cet article, n'est pas canonique.

6. Albert THIBAUDET, *Physiologie de la critique*, Paris : Editions de la Nouvelle Revue Critique, 1930, p. 7.

éloigné de nous, de qualités esthétiques insoupçonnées de son scripteur même ne peut cependant pas nous faire oublier que l'opinion de ce dernier était tout autre. La reconnaissance d'une certaine intentionalité ne doit certes pas jouer comme une censure qui interdirait le libre déploiement de notre lecture — et de notre plaisir qui en est la légitimité dernière — mais cette lecture doit pouvoir s'enrichir de cette tension, qui naît de la discordance entre une volonté d'époque et un regard qui reste irrémédiablement nôtre.

Ces considérations théoriques me semblent indispensables dans le cas de l'appréciation d'une écriture qui présente un rapport nécessairement spéculaire avec notre démarche. En effet, si nous admettons que le discours critique a vu, ces dernières décennies, s'effacer progressivement les marques — intentionelles ou stylistiques — qui le différenciaient du discours qu'il prenait pour objet, il est évident que notre façon d'en parler sera affectée par cette indistinction grandissante. En fait, le discours critique sur le discours critique est soumis à la loi du théorème de Gödel : un système d'interprétation ne peut se décrire lui-même. D'où l'obligation pragmatique, sinon d'observer un minimum de distance historique, du moins de maintenir à notre propre usage la distinction du discours et du métadiscours, voire du méta-métadiscours.

Tous les problèmes ne sont pas résolus pour autant. Si, pour en revenir à une stricte vision structurale, en tant que système de signes, le texte se suffit à lui-même, que dire du texte qui le glose ? Dans une telle vision, le cercle herméneutique devient une spirale, une vis sans fin qui ne peut s'arrêter que par une décision arbitraire et aliénante.

Paradoxalement, c'est donc l'existence même du discours critique qui nous oblige à réintroduire le sujet dans l'analyse. Nous avons heureusement dépassé la phase d'occultation de cette dimension et nous n'en sommes plus à justifier la pertinence de ce retour. C'est un fait — désormais historique — que le recul du paradigme structuraliste a vu fleurir les ouvrages d'analyse consacrés à la pensée critique elle-même. Sa *Critique de la critique*[7] a même été — à la manière d'une catharsis — le moyen choisi par Todorov pour sortir de l'ornière du formalisme pur. L'analyse du projet de Lanson dans *La Troisième République des Lettres*

---

7. Tzvetan TODOROV, *Critique de la critique*, Paris : Seuil, coll. «Poétique», 1984.

d'Antoine Compagnon[8] peut faire figure de modèle dans une nouvelle saisie du fait critique.

Que fait A. Compagnon dans cet ouvrage-clé ? Fragmentant la linéarité de la narration, il raconte en la faisant rayonner — en la disséminant — à partir de ses moments déterminants, la constitution et l'institutionnalisation de l'histoire littéraire au début du siècle. Feignant de la centrer autour de son leader — la première partie, énorme clin d'œil référentiel, s'intitule «Lanson : l'homme et l'œuvre» — Compagnon s'attache en fait à décrire une dynamique passablement compulsionnelle qui échappe à l'hypostase du sujet. Mettant, dans un second temps, le lansonisme en parallèle avec les modèles développés par Flaubert et Proust, il ne peut cependant s'empêcher d'ériger les subjectivités propres de ces deux écrivains en juges privilégiés du lansonisme. Evitée jusque là, la reconnaissance de l'intentionalité individuelle a finalement le dernier mot et, par un retour logique de l'objet sur le sujet, c'est l'écrivain — dans sa figure la plus monadique — qui se retrouve l'emporter sur l'indistincte légion des critiques. La démonstration est brillante mais elle fait la part trop belle à l'intentionalité. Les prétentions scientifiques de l'école lansonienne s'opposent de manière presque trop évidentes à deux «purs écrivains», ne laissant aucune place aux positions intermédiaires.

Dans un livre chaleureux et naïf[9], *Critique universitaire et critique créatrice*, Jacquette Reboul accentue jusqu'à l'absurde cette forme d'opposition. Du côté des universitaires, elle jette pêle-mêle des scientistes comme Lanson et des éclectiques intuitifs comme Starobinski, de l'autre côté, et c'est là en fait l'unique objet de son livre, elle consacre des chapitres béats à Breton, Valéry, Caillois et Bachelard, alors que ce dernier n'a jamais sacrifié à ce que l'on appelle traditionnellement la littérature et qu'il a fait sa carrière — certes hétérodoxe — dans l'Université. A ce compte, il relève du plus pur arbitraire de concéder le titre de créateur à un Bachelard et de le refuser à un Starobinski ou à un Poulet.

On reconnaît ici la force contraignante de l'opposition binaire qui — entièrement contrôlée par celui qui la propose — opère

---

8. Antoine COMPAGNON, *La Troisième République des Lettres, de Flaubert à Proust*, Paris : Seuil, 1983.

9. Jacquette REBOUL, *Critique universitaire et critique créatrice*, Paris : Aux Amateurs de Livres, 1986.

toujours un tri manichéen dont profite évidemment un parti déterminé à l'avance. Dans un ordre d'idées semblable, Barthes pouvait mêler dans un même refus tant Lanson que Goldman, Rousset ou Mauron, coupables d'illusion référentielle face à la loi transcendantale du signe arbitraire[10].

Cependant, un critique que l'on ne peut pas accuser de sympathie particulière pour le lansonisme, Jacques Geninasca, n'a pas craint d'affirmer que «Recherches historiques et analyse structurale ne sont contradictoires qu'en vertu d'un malentendu imposé par les dichotomies de la mode[11]».

Dès le début des années 60, Derrida avait tenté de dépasser la dichotomie structure/histoire. Postulant que «la critique littéraire est structuraliste à tout âge par essence et destinée[12]», il voyait dans le moment structuraliste la mise à jour de cette essence, le fait que la critique se pensait désormais «elle-même dans son concept», non une preuve de vitalité mais, tout au contraire, un aveu de faiblesse, la reconnaissance de sa séparation d'avec la «force», cette tension qui contient la possibilité même de l'art.

Ce faisant, Derrida avait conscience de ne faire que reprendre, dans une conceptualisation certes modernisée, des inquiétudes déjà présentes au siècle dernier. Il cite le mot de Flaubert : «On fait de la critique quand on ne peut pas faire de l'art». Il aurait tout aussi bien pu citer Bourget qui dans les *Essais de psychologie contemporaine*[13] se fait l'analyste, au sens déjà presque freudien du terme, d'une société malade, selon lui, de son excès de culture. Prêchant d'exemple, Bourget abandonnera la critique pour le roman : l'exécrable *Disciple* oppose dans un manichéisme primaire la vie dégénérée des «savants» et la vie régénérée de ceux qui savent reconnaître les «vraies» valeurs, à savoir, à peu de choses près, le travail, la famille et la patrie.

De Derrida à Bourget, le saut peut paraître abrupt : en résolvant le problème de manière radicalement opposée, tous deux mettent cependant le doigt, en deux époques également charnières, sur le grand danger qui guette le métadiscours littéraire : son rôle est de

---

10. Roland BARTHES, «Les Deux critiques», in *Essais critiques*, Paris : Seuil, 1964, p. 246-51.

11. Jacques GENINASCA, *Les Chimères de Nerval, discours critique et discours poétique*, Paris : Larousse, 1973, p. 94.

12. Jacques DERRIDA, *L'Ecriture et la différence*, Paris : Seuil, 1967, p. 11.

13. Paul BOURGET, *Essais de psychologie contemporaine*, Paris : Gallimard, coll. «Tel», 1993.

nous rapprocher des œuvres et non de nous en éloigner ; or, sa tendance naturelle — vice ontologique qui est le fait de sa production même — est précisément d'interposer sa présence textuelle entre l'œuvre glosée et son destinataire. Le paradoxe qui doit résoudre le problème consiste à investir le métadiscours d'une transparence proportionnelle à sa densité même : les filtres les plus puissants sont, on le sait, ceux dont la texture est la plus compacte. Mais en fait, l'étude critique vit de l'impossible désir de s'identifier à ce qui l'a produite, et dont elle diffère irréductiblement ; le désir de l'étude critique de s'abolir dans l'*œuvre* est toujours déjà source de *différance*, au sens proprement derridien du terme.

Mais il convient de se pencher plus en détail sur cette autre fin de siècle qu'une dizaine de décennies sépare désormais de nous, mais qui, nous rappelle André Guyaux, «s'affirme de plus en plus nettement comme le creuset de la modernité esthétique et littéraire[14]». Dans «Le De Profundis de la critique[15]», Bourget s'interroge en effet sur une opinion que l'on a la surprise de voir largement partagée par ses contemporains, à savoir que la critique serait, au moment où il écrit (1883) moribonde. Ce jugement, qui nous semble aujourd'hui paradoxal, est un signe sûr du profond bouleversement que subit, en ces années-là, l'*épistémè* du métadiscours. La critique que les auteurs s'accordent à voir disparaître, c'est celle, disent-ils, des «journalistes»; l'opinion que ceux-ci seraient désormais incapables de faire le succès d'un livre nous paraît insoutenable, à nous qui subissons, à chaque «rentrée», le matraquage médiatique que l'on sait autour des prix littéraires.

Mais ce qui est en jeu dans les plaintes de Bourget, c'est une mutation plus radicale : c'est la monopolisation de la littérature par l'université ; plus largement, par tout l'appareil du savoir dogmatique.

Le mythe (c'est à dire le «récit») du «foisonnement critique des années 60» a sciemment occulté le fait que les trente années qui vont de 1880 à 1910 ont également été extrêmement fécondes en nouveautés de toutes sortes dans de nombreux domaines des sciences humaines. Le livre déjà cité de Compagnon a ramené au jour de larges pans de l'édifice, mais a été loin d'épuiser le sujet.

---

14. Ibid., 4e de couverture (note d'André GUYAUX).
15. Ibid., p. 444-48.

Ainsi, Brunetière, rejeté violemment (grâce à ses positions réactionnaires dans l'affaire Dreyfus) parmi les vieilles lunes par Lanson, avait lui-même établi sa réputation sur de ces coups de force dont la «nouvelle critique», soixante ans plus tard, sera familière : les polémiques avec Zola et avec Anatole France ne se situent pas au niveau de la dichotomie structure/histoire mais n'en dessinent pas moins des oppositions hautement signifiantes ; avec Zola, on pourrait dire qu'elles se cristallisent autour du problème du référent : se profile ainsi une dichotomie structure ouverte / structure close. (La littérature doit-elle ou non être poreuse à toute réalité extérieure ?) Avec Anatole France, au delà de l'antinomie intuition / méthode, il y a le problème de l'apriorisme et, donc, de l'opposition intensionalité / extensionalité, qui mettent en fait en cause moins l'opportunité de l'analyse méthodique que sa modalité. On m'objectera que ces polémiques se font d'«écrivain» à «critique» mais cette distinction trop tranchée est un leurre. C'est le théoricien Zola, et c'est le critique Anatole France, autant et plus que les romanciers qu'ils sont par ailleurs, qui s'expriment ici.

Pour les besoins de sa cause, chaque modernité tend à orienter l'histoire ; mais celle-ci est bien davantage faite de flux et de reflux que d'évolutions continues. Constater que nous sommes aujourd'hui, comme sans doute durant l'entre-deux-guerres, dans une période conjoncturellement basse de l'activité critique, c'est en même temps reconnaître que le renouveau est toujours possible.

Mais il est surtout un fait, en cette fin de XIXe siècle, qui est peut-être *le* tournant de l'histoire de la critique : c'est la reconnaissance de la spécificité du fait critique, prise de conscience qui provoque un violent phénomène de rejet, par les critiques mêmes, de tout ce qui dans leur écriture pourrait être «littérature».

De fait, la critique littéraire, dans les grandes écoles, cesse (du moins officiellement) d'être la position de repli des écrivains ratés (Sainte-Beuve) ou le champ occasionnel du travail philosophique (Taine). Se donnant les moyens d'une institutionnalisation massive, rendue possible par la renaissance des universités, elle délimite son objet en se réclamant d'une science pilote : la philologie. L'antériorité de la *praxis* textuelle théorique sur son application dans le champ de la signifiance littéraire entérine ainsi un schéma qui se renouvellera à soixante ans de distance lorsque la linguistique structurale fournira à l'analyse littéraire les instruments d'un nouveau et profond renouvellement.

Gustave Lanson ne se fera pas faute d'avouer sa dette envers ses collègues philologues[16], omettant toutefois de signaler qu'il n'était pas le premier chercheur à appliquer les méthodes de la philologie à l'analyse des textes modernes, mais que cet honneur revenait à Joseph Bédier[17], et que donc les philologues eux-mêmes avaient compris tout le profit que l'on pouvait tirer de l'inférence de leur méthode dans le champ de la littérature moderne.

L'étude des textes anciens avait mis en lumière une double nature de l'écrit littéraire : c'était d'une part un *document*, c'est à dire un produit parmi d'autres d'une culture, d'une civilisation, historiquement reconstituable ; c'était d'autre part un *objet* susceptible, comme tel, d'une étude rigoureusement interne.

La dichotomie diachronie / synchronie était ainsi déjà latente dans la définition que, dès les années 1870, les émules de Gaston Paris allaient donner à l'objet de leurs travaux. Lanson ne l'ignorait pas et, comme l'a remarqué Genette, l'école qui s'est réclamée de lui n'avait pas encore réalisé, en 1970, le large programme qu'il avait annoncé[18], s'étant perdue dans des recherches de détail, et faute d'avoir poursuivi cette réflexion sur le double statut du texte.

Une clarté nouvelle, donc, dans l'ordre des concepts, s'instaure dès la fin du XIXe siècle, s'accompagnant d'une restriction parallèle des ambitions globalisantes qui avaient été celles des romantiques et même des philosophes positivistes.

---

16. «La méthode dont je vais essayer de donner l'idée n'est pas mon invention. [...] C'est celle qui, en son esprit du moins et dans ses règles principales, a servi à MM. Alfred et Maurice Croiset pour écrire leur histoire de la littérature grecque, à M. Gaston Boissier pour étudier la littérature latine, à MM. Gaston Paris et J. Bédier pour débrouiller la littérature française du Moyen Age.» (Gustave LANSON, «La méthode de l'histoire littéraire», in *Essais de méthode de critique et d'histoire littéraire, rassemblés et présentés par Henri Peyre*, Paris : Hachette, 1965, p. 31).

17. «Sauf erreur c'est ici que pour la première fois [...] on aura fait servir à l'établissement de textes de la littérature française moderne ce délicat et sûr outil de vérité.» (Joseph BÉDIER, *Etudes critiques*, Paris : Armand Colin, 1903, p. VIII).

18. «Cette "histoire littéraire" est en fait un secteur de l'histoire sociale, et en tant que telle sa justification est évidente; son seul défaut, mais il est grave, c'est que, depuis que Lanson en a tracé le programme, elle n'a pas réussi à se constituer sur ces bases.» (Gérard GENETTE, *Figures III*, Paris : Seuil, Coll. «Poétique», 1972, p. 14).

La «mort de la critique», déplorée par Bourget, est en fait, plus proprement, une spécialisation. Si Brunetière, par son autoritarisme prescriptif, montre la voie, c'est son élève Bédier, puis Lanson, qui sont les vrais artisans de la mise en place des structures modernes de la critique universitaire. Dans un sens, la restriction du champ, qui caractérisera longtemps l'histoire littéraire, n'est qu'une conséquence des devoirs pédagogiques qu'elle s'impose ; plus profondément, elle représente une réaction contre la volonté totalisatrice du positivisme qui, faute d'outils discriminants suffisamment aigus, avait fâcheusement, et paradoxalement, prolongé la confusion romantique entre le dedans et le dehors de l'œuvre. Dans sa version lansonienne, l'histoire littéraire se fixe des buts qui sont précisément destinés à éviter les amalgames entre structures historico-sociales et structures textuelles. Le privilège donné aux premières au détriment des secondes, dans la suite directe de tout l'effort historiciste du XIXe siècle, fait de l'histoire littéraire une position de repli : beaucoup plus refus de l'intériorité que réduction de celle-ci aux normes de l'extériorité.

De ce point de vue, la critique proustienne de Sainte-Beuve, c'est-à-dire de l'*épistémè* romantico-positiviste, s'avère bien davantage solidaire qu'ennemie de la pensée lansonienne, dont elle se pose cependant comme l'exact revers, puisque militant pour une priorité absolue de l'intériorité textuelle.

En proposant d'envisager l'histoire de la critique comme un cas limite de l'histoire littéraire, je ne prétends pas affirmer la primauté de celle-ci, mais bien plutôt marquer le point de rupture où, obligée de se mirer en elle-même, la chronique successive des «écrivants» rencontre l'aporie de son impossible auto-justification.

La révolution épistémologique qui a abouti, dans nos études, au triomphe de Lanson nous montre bien que c'est par un changement d'attitude envers les textes, donc par une mutation du regard, qu'elle a pu être accomplie. La critique enthousiaste, partiale, globalisante et prescriptive, qui domine le paysage littéraire — français tout au moins — de l'humanisme renaissant au romantisme, fait place à une attitude infiniment plus humble, du moins dans sa formulation, et plus expérimentale, qui, d'un certain point de vue, ressemble bien à une auto-castration du critique.

Il est symptomatique de constater que bien des philologues du début du siècle affichaient un mépris ostensible pour la valeur littéraire de ce qu'ils étudiaient. L'étude de la lyrique provençale a

longtemps souffert de l'opinion d'Alfred Jeanroy qui a dominé ce sujet sans partage durant près de soixante ans et n'a jamais cru à l'intérêt proprement poétique des troubadours.

Opposer à cette attitude le dogme barthésien du «plaisir du texte» serait trop facile. La critique moderne est marquée comme d'une tare originelle : résolvant le problème définitionnel de la critique en mettant la frontière entre littérature et méta-littérature en-dehors du langage, dans l'institution, l'histoire littéraire court-circuite toute réflexion sur la littérarité. Cette attitude a violemment été rejetée par la «nouvelle critique», laquelle a bel et bien milité pour une démocratisation et une libération (au sens freudo-marxiste du terme) du texte : l'affirmation fait sourire ceux qui ont taxé les structuralistes d'obscurité, sinon d'obscurantisme, le projet reste incontestable : la poétique «corporelle» du dernier Barthes appartient, au même titre que les slogans de Mai 68, à un mouvement général de suppression de la censure.

Encore une fois, je ne considère pas l'historisation de la structure comme une fin en soi, à la manière veule d'un François Dosse qui réduit le structuralisme à son histoire pour mieux l'enterrer[19]. Plus intéressant est de constater les mouvements de balancier qui tantôt enferment, tantôt décloisonnent le discours critique, avouant par là même qu'il est, par excellence, le lieu de frustration de tout scripteur. Le structuralisme a été victime de son succès parce que toute perpétuation est liée à l'institutionnalisation et que le sens du structuralisme réside précisément, dans son rejet de la clôture : idéalement, la seule victoire possible du structuralisme devra s'avérer dans une radicale mutation du système éducatif[20].

Dans sa revendication du corps libéré, dans son culte de la «force», au sens derridien du terme, la critique structuraliste parvient-elle à combler l'écart qui la sépare de l'«œuvre»?

Certes, nombre de critiques universitaires n'avouent aucune faiblesse personnelle pour l'écriture «littéraire»: dans les bibliographies qui s'égrènent au long des volumes d'hommages et de mélanges, l'on chercherait souvent en vain le titre qui trahirait une percée consciente vers la littérature. La critique universitaire, en se barricadant derrière l'antinomie spécialistes / amateurs, offre

---

19. François DOSSE, *Histoire du structuralisme*, Paris : La Découverte, 1991-1992.

20. D'où l'évolution de Derrida vers une critique de l'institution universitaire.

peu d'exemples de transgression des barrières. Le «critique» qui écrit des romans est menacé de l'ostracisme de ses pairs : Joseph Bédier s'attira des inimitiés parmi ses confrères en publiant son éblouissante adaptation du *Roman de Tristan et Iseut*.

Pourtant, ce roman n'est pas un accident dans la production de Bédier, il est la pointe extrême de l'ambition proprement littéraire du grand philologue, l'accomplissement nécessaire — quoique désavoué comme tel — de l'irrésistible vouloir-écrire qui est, en un mouvement unique et indécomposable, à l'origine de sa vocation «scientifique». Bédier n'est pas, comme Sainte-Beuve, un écrivain déçu, il se veut, dès le début, savant et rien d'autre : au plus loin que l'on puisse remonter dans sa jeunesse, on ne trouve aucune trace décisive d'une vocation proprement «poétique». Cependant, ce ne peut être un hasard si la louange la plus constamment faite à son œuvre a trait à ses qualités d'écriture. Je ne peux naturellement développer cette analyse ici ; qu'il me suffise de dire que la hantise de l'*écriture* chez Bédier en vient à lui faire développer ce que l'on pourrait appeler une mystique du style. La conséquence de cette attitude, par la nécessaire inférence des présupposés d'écriture sur l'objet de l'étude, est que Bédier ne cessera d'opposer aux théories génétiques, dominantes à son époque, des théories immanentistes qui, en affirmant la prééminence de la matérialité du texte sur son origine, contribueront, par des voies détournées mais sûres, au déplacement progressif des études littéraires du plan de la diachronie à celui de la synchronie, c'est-à-dire au structuralisme. La réécriture du *Roman de Tristan et Iseut*, s'inscrivant dans cette dynamique, dépasse donc infiniment le stade de l'antinomie entre glose et création.

Dire qu'un professeur d'université est un écrivain raté est une affirmation intenable si l'on tient compte de l'intentionalité du vouloir-écrire. En revanche, que le métadiscours sécrète en lui-même la nostalgie du pur discours est sans doute, même inaperçue et précisément parce qu'elle se situe au delà de toute intentionalité, la vérité dernière du discours critique.

* * *

Tout à fait conscient de n'avoir développé ici que des thèses fragmentaires, je dégagerai, en guise de conclusion, les quatre tâches essentielles qui devraient être, à mon sens, celles d'une véritable critique de la critique :

1. Conformément au titre de cette conférence, je rappellerai l'importance d'une reconstitution non réductrice des trajectoires propres à chaque mouvement et à chaque école se réclamant de l'activité «critique».

2. Comme cette étude n'est pas celle des discours qui peuvent être subsumés par la catégorie jakobsonienne de la «fonction poétique», cette analyse historique doit être articulée dans une mise en perspective épistémologique et généalogique, ces deux mots renvoyant naturellement à l'exemple de Foucault.

3. Il conviendrait, sinon de délimiter, du moins d'essayer de cerner le statut littéraire du texte critique et de ses infinies variétés. Par la mise au point de modèles opératoires, on pourra peut-être parvenir à dépasser l'affirmation trop vraie et trop facile qu'«il n'y a» en définitive «que du texte».

4. Il ne faut jamais oublier la singularité des auteurs ; le critique n'est pas seulement l'utilisateur anonyme d'une méthode. Plus d'un auteur que l'on a hâtivement relégué dans le strict domaine de la méta-littérature, a écrit, en fait, des livres dont le statut est beaucoup plus ambigu qu'on ne le croyait. A cet égard, l'exemple de Bédier est d'un intérêt et d'une complexité frappants.

En définitive, c'est sans doute à travers les œuvres de ces critiques qui n'ont pu se résoudre à ne pas être en même temps écrivains qu'une attentive critique de la critique parviendra aux résultats les plus probants.

On n'expliquera jamais totalement l'essence de ce phénomène infini qu'est *l'écriture*. A défaut d'en être la pierre philosophale, l'analyse des rapports de la littérature et de son supplément dans le discours critique se présente cependant, je le crois, comme encore riche d'avenir.

Alain CORBELLARI
Université de Neuchâtel